

JOSÉ LEZAMA LIMA

LA HAVANE

*Traduit de l'espagnol (Cuba)
par Aline Schulman et Alexandra Carrasco*

BOUQUINS

littérature

Titre original : *La Habana*
© Herederos de José Lezama Lima, 1991.
La Habana, © Editorial Verbum, S.L., 1991.
© Bouquins éditions, Paris, 2022, pour la traduction française
92, avenue de France, 75013 Paris
ISBN : 978-2-38292-166-1
Dépôt légal : août 2022

LES VOLUTES BAROQUES ET L'ATTENTION FLOTTANTE

Lire-traduire José Lezama Lima

par Aline Schulman et Alexandra Carrasco

En septembre 1949, José Lezama Lima se vit confier la rédaction d'un éditorial pour le quotidien havanais *El Diario de la Marina*. Au cours de cette collaboration de six mois, il publia quatre-vingt-dix-neuf chroniques non signées portant sur l'actualité culturelle, ou sur les différents événements qui ponctuaient la vie de sa cité. Quelques années plus tard, l'auteur en compila quatre-vingt-cinq sous le titre « Sucesiva o las coordenadas habaneras », pour les inclure dans *Tra-tados en La Habana*, livre paru en 1958, sans faire mention de leur parution préalable dans la presse ni suivre l'ordre chronologique initial, en supprimant les dates, remplacées par une simple numérotation. Des années plus tard, le grand lezamiste José Prats Sariol reprit la totalité des chroniques, leur donna un titre et les proposa en conservant la successivité originale, dans un ouvrage publié en 1991 chez Editorial Verbum, à Madrid. C'est à partir de cette édition que nous avons travaillé.

Il nous a semblé indispensable d'exclure de ces quatre-vingt-dix-neuf textes huit d'entre eux qui traitaient d'une réalité trop locale et qui auraient pu freiner l'intérêt

La Havane

du lecteur français. C'est seulement après coup que nous avons constaté, avec étonnement – et une pointe de satisfaction –, que notre sélection correspondait à quelques titres près à celle de Lezama Lima lui-même pour *Tratados en La Habana*.

Tout hispaniste ou amateur de littérature hispanique aura lu ou au moins entendu parler de cet auteur culte, surnommé « le Proust de l'Amérique latine », et connaît son inconcevable difficulté de lecture. Comme on peut le constater dans son œuvre maîtresse, *Paradiso* (1966), Lezama Lima ne se laisse pas brider par les impératifs de la syntaxe ou de la ponctuation. Sa prose suit le flux de ses intuitions, sensations et émotions, elle avance par métaphores, qui elles-mêmes s'emboîtent en volutes baroques.

Notre souci premier aura été de respecter ce flux, ce rythme efflorescent de la pensée qui impose à la syntaxe de s'adapter à son exigence, et non le contraire. Et cela, malgré l'incompréhension pure et simple qui nous a souvent arrêtées, provenant, entre autres, de l'usage déconcertant d'un mot, d'une association de mots, d'une tournure grammaticale apparemment inadéquate. Tel un Hans Hartung, fabriquant lui-même ses pinceaux, Lezama Lima n'hésite pas à inventer des mots lorsque ceux du lexique lui semblent insatisfaisants. *Sincerismo*, *nadismo* (composé à partir de *nada*, « rien »), *panesco* (en référence au dieu Pan), *profesía* (l'acte de *profesar*, « professer ») sont quelques exemples des nombreux néologismes rencontrés. Ces obscurités et impasses que le texte nous opposait ont provoqué à maintes reprises ce que l'on pourrait qualifier d'aphasie du traducteur. Ce n'étaient plus des mots qui nous venaient, mais des croquis, des flèches ; et même, parfois, du mime. À un moment, alors

Les volutes baroques et l'attention flottante

que nous butions sur une formule, et après avoir consulté toutes les sources livresques disponibles, nous nous sommes tournées vers un écrivain cubain de nos amis, qui connaissait et admirait l'œuvre de Lezama. Sa réponse ne nous aura guère éclairées, mais elle aura agi comme un baume contre les affres du doute : « Qu'est-ce qu'il veut dire ? Aucune idée. Lezama, il faut le sentir et non l'interpréter. Traduisez-le tel quel, car l'expression est sublime, comme tout ce qu'écrit Lezama. Votre traduction sera tout aussi belle. »

Toutes ces difficultés ont été surmontées lorsque nous avons reconnu, et accepté, que l'unique solution pour traduire Lezama était de s'abandonner à l'étrangeté de sa pensée et au rythme qui la porte. Devant la plupart des impasses, c'est la musicalité de sa langue qui nous aura sorties d'affaire, ainsi que la pratique de l'attention flottante. Ne pouvant être sûres d'avoir compris et donc restitué ce qu'il voulait dire, du moins nous sommes-nous efforcées de ne pas rompre le fil mélodique qui soutient la lecture. Car si notre auteur semble divaguer, selon des méandres qui mènent le lecteur aux frontières de l'incompréhension, il finira par rejoindre le chemin principal.

Le livre que vous tenez entre les mains vous ouvre la voie d'une expérience poétique difficile, peut-être douloureuse, mais au bout de l'effort, jubilatoire. Vous aurez parfois l'impression, comme nous, d'être perdu sur un chemin de traverse ou au pied d'un mur difficile à franchir. Poursuivez, faites confiance au poète, mettez en résonance votre intellect, votre imagination et vos sens, et, tout à coup, au détour d'un paragraphe, la signification et la beauté du texte vous apparaîtront... peut-être.

A. S. et A. C.

QUELQUES MOTS POUR QUE CE LIVRE RESTE OUVERT

par Gastón Baquero

« La poésie voit le successif comme
simultané »

J. L. L.

Ma surprise, en apprenant que José Prats Sariol, essayiste, critique et lezamologue éminent, avait découvert ces « éditoriaux » de Lezama du temps où celui-ci collaborait occasionnellement au journal *El Diario de la Marina*, je ne me l'explique que par le fameux passage dévastateur du temps sur la mémoire, contre la mémoire.

De tout ce matériau, il ne reste aucune trace dans le réservoir supposé vivant et inépuisable de mes souvenirs. Ce passé m'est devenu si vague et si lointain, dans ses jardins comme dans ses enfers, que je ne me sens pas autorisé à réfuter ni confirmer quelque information que ce soit. J'ai été d'office un des deux protagonistes de l'épisode journalistique ou, mieux, journalier de Lezama ; et pourtant, cette participation ne m'aide pas à raviver le passé.

Les données, les faits (par ailleurs sans grande importance) ne sont plus vraiment présents à mon esprit, et je

ne me hasarderai pas à écrire une page de « souvenirs d'un vieux journaliste ». Je ne crois pas à la véracité de ce genre d'évocations, et je n'admire que les textes très bien écrits, qui méritent l'appellation de littérature.

Concernant les collaborations de Lezama, je garde seulement le souvenir d'un échec professionnel, tant fut brève cette période, réellement digne d'être étudiée, où l'on vit briller une nouvelle facette du talent prodigieux de cet artiste, le moins accommodant et le moins malléable parmi les écrivains de tous les temps et de tous les pays.

Avec le respect que j'ai toujours éprouvé pour lui et pour son œuvre, j'avais demandé à Lezama un effort pour adapter son écriture à la terrible réalité que constitue le style journalistique habituel. Celui-ci s'adresse à ce que l'on peut gentiment dénommer le « grand public », dont les limites en matière de pensée et de littérature sont bien connues. Les responsables de la publication d'un quotidien ne peuvent éluder ces limites. Les lecteurs, du moins la plupart, sont certes familiarisés avec le « haut niveau » que l'on attend d'un éditorial et des collaborations littéraires, mais, sauf cas exceptionnels, on ne peut guère aller plus haut, au risque de perdre le lecteur et de voir bondir le nombre de plaintes venant de la direction. Le cas d'Ortega y Gasset publiant ses premiers livres sous forme de feuillets est rarissime. Le plus souvent, il arrive au collaborateur ce qui arriva à Darío¹ lorsqu'il vivait au Chili : il réussit à

1. Rubén Darío (1867-1916), poète nicaraguayen rendu célèbre par son recueil *Azur* (1888), a inspiré tout le mouvement moderniste d'Amérique latine. Ici, José Lezama Lima fait allusion au sous-titre, *Les Cygnes*, de son plus important recueil, *Chants de vie et d'espérance* (1905). (Toutes les notes de l'ouvrage sont des traductrices.)

Quelques mots pour que ce livre reste ouvert

entrer comme chroniqueur sportif dans un journal, mais on le congédia au bout d'une semaine car son écriture était trop belle.

La demande que j'adressai à Lezama de s'exprimer de manière simple et claire à l'attention des abonnés du *Diario* resta lettre morte ; non qu'il fût têtue comme une mule, ni accroché par orgueil narcissiste à son « style personnel ». Simplement, quand bien même il l'aurait voulu, il ne pouvait pas cesser un instant d'être lui-même. Pour ne pas avoir cédé, il perdit quantité d'occasions et se ferma bien des portes. Il fallait – et il faut toujours – le prendre comme il était : obscur, énigmatique, parfois labyrinthique, imagitatif en diable, extrêmement érudit, doué d'une mémoire colossale, minutieux comme un orfèvre chinois et observateur comme un horloger.

Ainsi va l'intransigeance des artistes qui se sauvent en sauvant leur œuvre des pièges et des ruses du monde. C'est en refusant d'être malléable, de se pervertir pour s'attirer les applaudissements faciles, qu'il a obtenu la place qu'il occupe aujourd'hui. Dans un pays où une règle quasi universelle veut que les écrivains et les artistes aient tôt fait de se lasser d'eux-mêmes, abandonnant à mi-chemin leur œuvre à venir, il persista, résistant à toutes les attaques, incompréhensions ou moqueries, pour suivre sa route, imperturbablement. Il tourna autour de sa propre orbite, et non pas de celle qu'imposent la société et le public.

Un homme pareil, d'une telle ferveur incisive, d'un dévouement absolu à son idéal littéraire, n'est accepté nulle part très longtemps. J'avais le vague souvenir d'une période de collaboration bien plus brève, avec bien moins d'articles publiés, que celui dont avait besoin Prats Sariol afin

La Havane

de compléter les textes de « Sucesiva », que Lezama avait lui-même sélectionnés pour son recueil intitulé *Tratados en La Habana*¹. Quoi qu'il en soit, et malgré quelques différences de style et d'approche dans le traitement de certains faits, la publication de ces chroniques sous forme de livre peut être considérée comme un événement littéraire aussi important que la parution des colonnes que Martí signait du pseudonyme « Constante » dans *La Opinión Nacional*, de Caracas. Prats a réalisé pour Lezama ce que Pedro Grases a réalisé pour Martí². Ces deux chercheurs ont fait un cadeau inestimable aux lettres américaines.

Je pourrais mettre ici un point final à ces quelques lignes de présentation que Pío E. Serrano, un autre admirateur passionné de Lezama, m'a demandées. Certains lecteurs auraient sans doute souhaité que je raconte une anecdote, souriante ou triste, sur cet épisode de collaboration journalistique de Lezama. Je regrette de les décevoir, mais je suis plus que jamais de l'avis d'Eugenio d'Ors qu'il faut préférer la Catégorie à l'Anecdote. D'autant qu'il existe déjà bien assez d'anecdotes et d'élucubrations autour de la personne de Lezama pour que je souhaite y ajouter du

1. Sept ans après avoir terminé sa collaboration avec *El Diario de la Marina*, Lezama Lima décide de réunir quatre-vingt-cinq des quatre-vingt-dix-neuf chroniques parues dans ce journal sous le titre « Sucesiva o las coordinadas habaneras », recueil lui-même inclus dans *Tratados en La Habana* (1958).

2. José Julián Martí y Pérez (1853-1895), journaliste, penseur politique, poète cubain, est considéré comme « l'auteur intellectuel » de la libération de Cuba. Héros national, il est surnommé « l'Apôtre de l'indépendance cubaine ». Il est aussi l'un des principaux précurseurs du modernisme latino-américain, avec Rubén Darío.

Quelques mots pour que ce livre reste ouvert

grain, ou réfuter les racontars qui courent sur sa personne, pour la bonne raison que les morts ne peuvent démentir ceux qui les colportent. Ce qui compte, c'est la Catégorie, l'Essence, la signification de l'œuvre exceptionnelle de cet homme qui, tout comme Martí, ne donne pas au premier abord l'impression d'être cubain – ce qu'on entend en général par « cubain » – dans le sens le plus vulgaire et trivial du terme.

Quiconque n'aura pas vu la Cuba profonde, la Cuba véritable qui apparaît dans l'œuvre de Lezama, en aura, je crois, la preuve en lisant ces pages qui décrivent ce que signifie être et vivre à La Havane. Pour ma part, je n'ai jamais connu quelqu'un de plus havanais que lui. Dans un de ses écrits, il se dit « havanais depuis des générations » et il le prouve par son amour-connaissance de la ville, de ses habitants, de ses recoins, de ses joies et de ses peines. Lydia Cabrera¹, la Lydia tant aimée et respectée par Lezama, est elle aussi une personne qui peut aspirer au titre de « Havanaise pure et dure ». Pourtant même Lydia n'a pas en son âme une dose aussi visible d'habanité, d'habanisme, que celle héritée par Lezama à la naissance et qu'il a enrichie, choyée, développée jour après jour, à tout moment. Ce don qu'il a reçu du ciel de voyager immobile, d'être au centre du monde sans abandonner son fauteuil de lecture, se reflète surtout dans ses liens de sang et d'âme avec La Havane.

Quand on était à ses côtés et qu'il cessait de parler, on pouvait entendre la mélodie de la ville. La Havane était pour lui comme une symphonie. Grâce à son acuité

1. Lydia Cabrera (1899-1991), conteuse, folkloriste et anthropologue cubaine.

La Havane

sensorielle, il en goûtait la lumière, la clarté de l'air, le doux éventement des palmiers, le silence accueillant de la nuit marine, avec cette jouissance qu'il mettait dans toutes ses sensations. Il vivait sa matinée comme on fume un cigare Belinda roulé à la main et, en fin de journée, dans la pénombre de sa chambre venaient lui rendre visite les ombres des poètes en allés, les murmures du dialogue entre Cuculambé¹ et Zenea², ou entre Luisa Perez³ et Julián del Casal⁴. Si Maceo⁵ fut ébloui par le ciel havanais au point de le qualifier de « vénitien », pour Lezama, il évoquait le paradis, un paysage de Boticelli, un mirador privilégié des dieux égyptiens.

L'identification totale entre un homme et sa ville est une marque de supériorité culturelle. La ville est une seconde nature, la nature créée par les humains qui en font un lieu plus habitable que la première. Pour un homme qui a les yeux bien ouverts et l'oreille alerte, la ville est en grand le reflet du ventre de la mère, c'est-à-dire le lieu où quiconque est foncièrement enraciné dans son pays se sent véritablement vivre. Il fallait voir Lezama regarder une vieille pierre, un édifice en ruine, une fontaine d'époque

1. Cuculambé : pseudonyme de Juan Cristóbal Nápoles Fajardo (1829-1861 ?), poète cubain.

2. Juan Clemente Zenea Fornaris (1832-1871), journaliste, romancier et poète cubain.

3. Luisa Perez de Zambrana (1837-1922), poétesse, fait partie de la deuxième génération du mouvement romantique cubain.

4. Julián del Casal (1863-1893), poète et journaliste cubain, considéré comme un des précurseurs du modernisme en Amérique latine.

5. Antonio Maceo (1845-1896), héros de la lutte pour l'indépendance de Cuba, mort sur le champ de bataille.

Quelques mots pour que ce livre reste ouvert

coloniale : cela lui suffisait pour *voir* la ville dans son entier. Il avait l'œil-microscope, celui qui distingue sous le parquet l'araignée et la fourmi rouge ou le *pimpinillo*¹ qui s'enroule autour des jambes d'Anacaona².

Et puis il y a les odeurs de la ville, les senteurs de la rosée, les effluves du petit noir, l'arôme des beignets de mangue, le goût inégalable du café au lait, mélange qui virevolte dans l'air depuis six heures du matin, sans oublier les cris des enfants au berceau et les aboiements du chien de la voisine, tout cela entre par les pores de notre Havonais paisible, contemplatif, raisonnant.

Lezama marche dans la rue Obispo ; il rencontre Victor Manuel³, il sourit en constatant qu'Albear⁴ continue, impassible, de dessiner son plan de la ville. Il entre dans une librairie, allume un autre cigare, demande un livre de Jasper, bientôt la rue s'anime de ses bruyants éclats de rire. Il vit avec la vie de la ville dans sa totalité. Il est visiblement submergé, immergé dans La Havane, comme un rayon de miel dans un verre de lait froid. Qui peut imaginer qu'il se trouve en même temps là et à Ninive, dans la rue Obispo et chez Winckelmann, demandant à Champollion de lui déchiffrer le hiéroglyphe pendant que le cireur fait briller ses chaussures ? Son autoportrait le plus réussi, il l'a lui-même écrit dans le commentaire qui ouvre la réédition du *Nuevo Regaón*

1. Plante grimpante très répandue à Cuba.

2. Anacaona (1474-1504), cacique de l'île Hispaniola, pendue pour rébellion par les Espagnols.

3. Víctor Manuel (1897-1969), peintre cubain.

4. Francisco de Albear (1897-1969), ingénieur cubain, à l'origine de nombreux travaux d'embellissement de La Havane.

La Havane

*de la Habana*¹. Seul un créole cent pour cent est capable de nous offrir cette prose, cette sagesse.

Un homme-monde, un homme-univers, tel est celui que nous voyons déambuler à travers ces chroniques, réflecteurs braqués sur la face de La Havane. Leur succession nous donne à voir, comme le ferait l'œil multiplicateur d'une abeille, les facettes palpitantes de cet être si réel, respirant et vivant qu'est la ville. La Havane est là, tout entière, en plénitude. La Havane indestructible. L'éternelle.

G. B.

Madrid, février 1991

1. *El Nuevo Regañón*, prologue de José Lezama Lima, 1965. Recueil d'articles du journal *El Regañón de la Habana*, publié dès le début du XIX^e siècle.

JOUR DE PAIE ou la perte des années

Le mois en cours fut long pour l'employomanie. Les variations de température à prévoir incitaient à convoiter le chèque tout chaud pour l'achat d'une étoffe coûteuse, les dix coupures qui synthétisent quelques-uns de leurs plus beaux rêves, déchiffrés moyennant un zeste de Freud et de fortes doses de *Grimoire de Saint Cyprien*, sans oublier « les petits sous » qu'on envoie à sa sœur célibataire habitant à Cruces ou à Bolondrón. Et puis non, les jours sans fin empêtrés dans la grisaille monotone semblaient se traîner, se charger d'un surplus d'heures et de désagréments, comme si cette dernière journée les avait transportés dans les mondes improbables et lointains de Wells et de London. Le Havanaïse, par nature alerte et souriant, se terre durant ces longs mois, et les derniers jours de septembre ont montré le visage de cette attente inquiète et d'une mise à distance forcée des fastes de Satanas ou des chemins de Babylone.

La ville acquiert une touche d'indolence et de morosité, même si on y entrevoit toujours ce changement rapide des humeurs qui caractérise La Havane. La quatrième semaine

La Havane

du mois est peut-être celle qui offre les journées les plus subtiles par ses états d'âme changeants. Ce sont les moments ultimes d'une angoisse qui se muera bientôt en tiédeur et délice. Ce sont des jours d'une volupté pénétrante. Les habitants de notre ville s'isolent, ne sortent plus, cessent toute visite. Voilà un profil bien étrange et sympathique qu'offre notre ville : cela ne dure qu'une journée et les gens se précipitent dans l'allégresse des excès, avec, dans leurs dépenses, une audace rectifiable quelques jours plus tard, quand se sera dissipée l'auréole de gloire des deux premières semaines du mois.

Le Havonais s'est accoutumé depuis bien longtemps à ce jeu où l'on parie les années en silence et où l'on gagne sur leur perte. Peu importe, « la dernière semaine du mois » représente un style, une façon qu'a l'homme de jouer son destin, une manière secrète et durable de fabriquer des frustrations et des voluptés.

29 septembre 1949